

trouvant la chanson trop longue, enlevait, au milieu d'un couplet, le bravache par les chausses et le jetait hors de l'arène.

Le fond, comme on voit, était bien léger pour tant de couplets, mais les grimaces et les intonations du chanteur les rendaient si comiques que la pauvre mère elle-même s'était laissée entraîner à la gaité du récit : elle oubliait ses inquiétudes, et, plus d'une fois, je crus l'entendre rire.

Nous arrivons à un village. Là, une petite circonstance met, pour le moment, un terme à la musique. On vient renouveler au mayoral l'avis qu'on lui avait donné la veille, et deux soldats, armés de fusils et de sabres, se placent sur l'impériale. Le mayoral, de son côté, habitué de longue main à ces alertes, étalant son arsenal, s'assure que les capsules ou les amorces sont à leur place, notamment celle d'une énorme espingole, pour laquelle il semble avoir une affection particulière. Il est vrai que, chargée jusqu'à sa gueule, qui ressemble au pavillon d'une ophicléide, son effet doit être souverain. En me voyant les mains vides, il me passe une paire de pistolets, dignes acolytes de l'espingole, et dont les balles, si j'en jugeais au calibre, devaient ressembler fort à des bisciaïens. Le chanteur qui, lui aussi, avait pris ses précautions, car un Espagnol oublie rarement celle-là, préparait son escopette, qui tenait compagnie à sa guitare. Manuela et ma voisine, en vaillantes Madrilènes qu'elles étaient, semblaient assez peu s'effrayer de ces préparatifs. Manuela voulait même avoir son pistolet, ce que le conducteur lui refusa.

J'entendis que dans la rotonde on faisait des dispositions du même genre, et que deux autres soldats étaient placés à l'arrière de la voiture : c'était un véritable branle-bas de combat.

Nonobstant ces préparatifs, comme j'en avais souvent vu faire de pareils en traversant la campagne de Rome, celle de Naples ou de la Sicile, sans que jamais nous eussions aperçu l'ombre d'un brigand, j'étais convaincu que ceux-ci étaient encore en pure perte. Il me semblait, d'ailleurs, qu'on les faisait trop gaîment pour que le danger fût bien réel, ou que ceux qui les faisaient y crussent sérieusement; pourtant, je me trompais, je ne connaissais pas encore les Espagnols.

Trois quarts-d'heure après, et lorsque nous croyons avoir passé l'endroit suspect, voici qu'en un tournant et quand la voiture n'avancait qu'à grand'peine, nous entendons un piétinement dans un fourré, puis un coup de feu suivi de deux autres, accompagnés de grands cris et de menaces. Une troupe d'hommes dont je jugeais bien plus que je ne voyais la position, car le jour se montrait à peine, était à droite et à gauche de la route en avant de la voiture, et paraissait manœuvrer pour l'entourer.

Aux coups de feu qui, d'ailleurs, n'avaient blessé personne, les soldats, étendus sur le ventre, s'étaient levés en armant leurs fusils. Le chanteur en avait fait autant. Le mayoral avait démasqué son espingole, et moi mes gros pistolets. La rotonde et les soldats de l'arrière, dont nous entendions les mouvements, ajustaient aussi leurs batteries; enfin, c'était partout l'élan patriotique des défenseurs d'une ville assiégée, combattant, non pour la patrie, mais pour sa bourse.

J'aurais été fort contrarié d'y laisser la mienne, car n'ayant pas pris de lettres de crédit, il eût fallu piteusement battre en retraite vers la frontière: ici encore j'en fus quitte pour la peur. Nous avons vu que les soldats d'escorte n'étaient arrivés que peu de temps avant notre départ du relais. Il est à croire que les

bandits n'avaient pas compté sur leur présence ni peut-être sur un si grand nombre de voyageurs armés. Quoiqu'il en soit, par cette raison ou pour une autre, l'expérience nous apprit ici que montrer les dents peut quelquefois sauver le reste. Notre démonstration eût un plein succès : toute la bande disparut comme elle était venue. Les quelques coups de fusil que les soldats tirèrent à travers les arbres pour l'acquit de leur conscience, ne firent probablement de mal qu'aux branches, mais irritèrent fort le mayoral qui prétendit, non sans quelque raison, que ces pétarades inopportunes n'étaient bonnes qu'à effrayer l'attelage, à nous faire jeter dans le précipice et à ramener des gens dont il valait mieux voir le dos que la face.

N'importe, nous n'en avons pas moins l'honneur de la journée, et le soleil levant allait éclairer notre triomphe. On a bien dit que si les bandits avaient si vite tourné les talons, c'est que l'obscurité les avait trompés ; que c'était à quelque courrier, porteur des fonds du gouvernement, qu'ils en voulaient, et non à notre misérable coche ; que s'étant aperçus à temps de leur méprise, ils nous avaient jugés trop maigres pour les dédommager de leurs avances et que, pour ne pas gâter l'autre affaire, ils avaient renoncé à celle-ci. Cette version a probablement été imaginée par les envieux ou par les parents et amis des voleurs, soigneux de leur honneur. Le bandit espagnol tient beaucoup au sien : il veut bien qu'on le pendre, mais non pas qu'on dise qu'il ne sait pas son métier.

Malgré les sinistres prédictions du mayoral, aucun nouvel ennemi ne parut. Il était écrit que je ne serais pas encore arrêté cette fois, et que j'échapperais aux brigands d'Espagne comme à ceux des terres de l'Église ; toutefois, ces honnêtes gens s'en dédommagèrent ail-

leurs, mais gentiment, poliment, sans voies de fait. On ouvrit ma valise sans même briser le cadenas, on ne pouvait pousser plus loin la délicatesse. Il est vrai qu'on m'y prit mes chemises, mais on m'y laissa une liasse de trois mille francs de billets de la Banque de France, sans y voir autre chose que des chiffons. Voilà pourtant à quoi expose le défaut d'instruction. Un voleur, quelle que soit sa spécialité, ne perdrait jamais rien à faire son stage chez un banquier.

Le jour était tout-à-fait venu quand nous entrâmes à Vittoria. Tandis que le conducteur, avec les soldats et un des voyageurs, faisait sa déclaration à la police, j'allai visiter la ville qui, déserte à cette heure, était d'une tristesse mortelle. Cependant j'y vis de grandes maisons, un portique et une belle place, plaza Nuova; ainsi que plusieurs églises où je ne pus entrer, mais qui, m'a-t-on dit, notamment celle de Santa-Maria, renferment quelques beaux tableaux de Ribera.

Me voilà replacé sur ma banquette, et ce n'est pas sans peine, car non-seulement l'ascension est difficile, mais l'entrée, en raison du nombre de personnes sur les jambes desquelles il faut passer, est presque impossible. Manuela ne faisait que rire de mes efforts; il n'en était pas de même de sa voisine qui, à chacun de mes mouvements, tremblait pour ses enfants, mais pas plus que moi qui, jusqu'à ce que j'eusse pu prendre mon équilibre, éprouvais des angoisses inexprimables. Enfin, cette fois encore, j'étais parvenu à ma place sans accident. La mère, tout appartient à une mère quand il s'agit de son enfant, avait donné au sien pour matelas un paquet de linge que je conservais précieusement pour me changer en route, et que j'avais placé dans mon paletot ployé en quatre. Ce paletot lui-même, utilisé par la tendresse maternelle, servait au dormeur à la

fois de couverture et de sommier ; c'était, comme on voit, une couche de nourrisson fort confortable : aussi le pauvre petit y avait-il pris toutes ses aises, et de si bon cœur que mon paletot comme mon linge, trempés, percés, n'étaient pas plus mettables l'un que l'autre. La chaleur rendait l'accident plus sensible. Si un mauvais air en chasse un autre, nous étions certainement ici à l'abri des miasmes asiatiques, car ceux-ci étaient essentiellement indigènes.

Nous traversons les villages d'Arinez, de Puebla, d'Armine, puis un pont sur l'Ebre qui sépare les provinces de Vittoria et d'Alava de la Vieille-Castille, et nous entrons à Miranda, où nous faisons halte pour déjeuner.

La nuit que nous venons de passer est celle du 31 août au 1^{er} septembre, je ne l'oublierai pas : mais de pires m'attendaient. Pour l'instant, il s'agissait de me tirer de mon perchoir : vainement j'avais réclamé *l'escaliera* ; on n'en trouvait pas. Nos dames ne paraissaient pas disposées à descendre ; il y avait nombreuse société au pied de la voiture et, dans ce cas, les dames d'en haut n'aiment pas les curieux d'en bas.

Le motif de ma préoccupation était autre. Engourdi par l'immobilité et le poids de l'enfant, je pliais les jambes difficilement. J'avais donc peu d'aisance à atteindre le marche-pied, puis la roue ; enfin j'avais peur de me casser le cou, ce qu'en effet je manquai faire. J'y échappai pourtant, au grand désappointement des badauds qui avaient bien compté sur la chose et y avaient aidé de leur mieux.

A peine étais-je à terre que l'échelle parut. La pauvre Manuela, en face de cette bande de fainéants, criant, jurant, ricanant, apostrophant les voyageurs, ne pouvait se décider à descendre, certaine que les rires et les huées allaient suivre, si l'on apercevait le plus

petit coin de sa jarretière. Telle est la canaille espagnole, la plus sotté qu'il y ait au monde. En ce moment, j'aurais voulu être Briarée et avoir autant de gourdins que de bras pour appliquer à ces drôles une correction bien méritée. Je me plaçai sur l'échelle pour déterminer ma pupille à affronter l'orage, car elle aussi devait bien souffrir dans cette cage maudite. Elle prit enfin son parti ; je la reçus dans mes bras et je la mis à terre.

Je voulais en faire autant à la jeune femme, elle refusa et me donna seulement Carolina. Tandis qu'on préparait le déjeuner, j'allai promener les deux fillettes qui avaient grand besoin de ce petit exercice.

Miranda n'est pas renommée pour sa propreté. Sa plus grande beauté est l'Ebre. On peut citer aussi sa place et ses fontaines dont l'eau est fort bonne. On vante son vin, mais nous n'en goûtons pas. Le déjeuner consistait en chocolat excellent et en fruits médiocres.

C'est à Miranda que nous retrouvâmes les mendiants, qui ne s'étaient montrés que de loin à loin. Je crus me retrouver dans la campagne de Naples, même costume, même importunité, mêmes figures patibulaires.

Mes deux petites compagnes reposées et restaurées, je les replaçai sur leur banquette, après avoir envoyé à déjeuner à la mère. J'avais cru m'apercevoir que la pauvre femme, avec ses perles et ses diamants, pressée de s'enfuir, n'avait pas eu le temps de mettre grand argent dans sa bourse, si tant est qu'elle eût une bourse ; et si, d'une part, Manuela, qui avait la sienne bien garnie, ce qu'elle aimait fort à nous faire voir, et moi de l'autre, n'y avions pourvu, elle aurait bien pu mourir de faim.

Rien n'annonçait un prompt départ, on parlait même de coucher à Miranda. Le conducteur était allé aux

informations. L'Espagne, encore une fois, était en révolution. On faisait courir mille bruits assez peu rassurants. Chacun se demandait s'il était prudent de partir et s'il y avait chance d'arriver. Ajoutez le choléra que nous trouvons partout; mais nous commençons à nous y habituer.

En attendant qu'on se décide, je continue à explorer la ville.

Nous la quittons enfin. Le pays environnant est inculte, dépouillé d'arbres et de verdure. On se croirait dans un désert. Nous allons entrer dans la *poitrine*, me dit Manuela: c'était gorge qu'elle voulait dire.

A neuf heures, nous traversons Ameyngo. Ici encore nous voyons, de distance en distance, des jeunes garçons échelonnés sur le chemin, armés de fouets et de bâtons pour l'usage que l'on sait. Quoique ce spectacle ne fut pas nouveau pour moi, j'en fus plus frappé ici qu'ailleurs. Tous ces adolescents proprement et presque uniformément mis, n'étaient pas de la classe ouvrière; peut-être même appartenaient-ils à quelque pensionnat, et c'était une récréation que les maîtres leur avait permise. Aussi, quand le signal arriva, il fallait voir comme ils couraient à la curée; il fallait entendre Manuela et jusqu'à la petite Carolina crier: *ra! - ra! - ra! - ra!* pour les encourager à taper dru et fort. L'Espagnol, de tout rang, de tout âge, de tout sexe, aime à voir souffrir et à appliquer lui-même la souffrance: il naît tortionnaire. Je conçois la longue vogue qu'ont eue chez lui les auto-da-fé: c'était un goût national, comme le sont encore les combats de taureaux.

Nous sommes entrés dans la gorge de Pancorbo. Devant nous est un rocher aride et presque à pic. De notre banquette nos yeux plongent dans le précipice. Les mules s'entêtent à marcher sur le bord. Les pos-

tillons n'osent trop les contrarier; ces enragées bêtes, pour se venger, seraient capables de nous faire sauter le pas. Les coups qu'elles reçoivent n'ont pas l'air d'influer beaucoup sur leur moral: grasses, propres, l'œil vif, l'oreille droite, elles trouvent, en tirant de toute la force de leurs reins, le moyen de mordre et de lâcher une ruade. Avec des hommes moins agiles que les Espagnols, il y aurait à tout instant des accidents.

La route est si contournée qu'à chaque cent pas on la croirait fermée par une barrière de rochers. C'est encore une place très-propre à la défense du pays et très-favorable aux attaques des voleurs. Aussi avons-nous doublé notre escorte, et toute notre mousqueterie est en vue. Je crois qu'ici c'est bien réellement du luxe; il n'y a guère d'exemple d'une diligence arrêtée deux fois le même jour. Ce que nous pouvons rencontrer, c'est un parti d'insurgés. Mais ceux-ci ont un décorum à garder, et si une insurrection finit souvent par la chasse aux diligences, c'est rarement ainsi qu'elle commence.

Nous traversons le bourg de Pancorbo où l'on compte seize cents habitants, tous plus fiers et plus gueux les uns que les autres. Quelques-uns mendient; mais l'aumône ne fait pas plus déroger celui qui la reçoit que celui qui la donne. N'est-ce pas le premier qui ouvre à l'autre la porte du ciel? Et cette aumône si méritoire, qui donc pourrait la faire, si personne ne voulait la prendre.

Bientôt nous entrons dans un pays moins montueux et moins négligé. On y voit des arbres fruitiers, des vignobles, des coins de champs cultivés.

Santa-Maria de Rivaredonda, dont le nom est aussi long que les rues, prend le titre de ville, quoiqu'elle n'ait pas quatre cents habitants: c'est encore quelque

cité déchue. L'expulsion des Maures en a fait, en Espagne, beaucoup de cette sorte.

Vient ensuite Cub ; puis Bribiesca, qui vaut mieux que ses voisines : c'est une ville véritable avec ses portes, ses hôtels, sa collégiale, son  glise. Santa-Clara possède quelques bons tableaux. C'est même une ville modèle, puisqu'on prétend que la reine Isabelle a fait bâtir Santa-F  sur le même plan. Pourtant les dictionnaires ne nomment pas Bribiesca : il n'en est question que sur les livres de poste et les cartes routières. Nous avons déjà vu qu'il en est ainsi de beaucoup d'autres, leur nom n'a pas dépassé la limite de leur province. On me répondra que ce sont des villes nouvelles. Nullement; quelques-unes datent de l'occupation romaine. Au lieu de s'entr'égorger et de battre les mules, les Espagnols feraient mieux de faire la carte de leur pays; cela leur donnerait peut-être l'idée d'y faire des routes.

De là, jusqu'à Burgos, on ne rencontre plus que des villages : Pradanos, Castel de Peon s, Monasterio di Rodilla, Quintanapalla, Rubena, Villafria, Gamonal. Nous sommes entourés de montagnes aussi sauvages qu'on puisse imaginer. Monasterio di Rodilla est situé sur un plateau qu'on dit l'un des plus élevés de l'Espagne.

La campagne devient moins agreste. La route cesse d'être déserte; elle est un peu moins dure; enfin l'on s'aperçoit qu'on approche d'une véritable cité.



CHAPITRE IX.

Route de Madrid. — Burgos. — Ses officiers. — Sa cathédrale. — Les insurgés. —

Le choléra dans la voiture. — L'enfant mourant.

Ici ce n'était pas la simple populace qui attendait la diligence et le spectacle de la descente des dames, c'était un groupe de jeunes officiers. Je le dis à regret, la tenue de ces messieurs, dans cette circonstance, ne fut pas meilleure que celle des vagabonds de Miranda. L'un d'eux, quand je mis à terre ma voisine qui s'était enfin décidée à descendre, se conduisit si impertinemment que j'allais me fâcher, quand un officier plus âgé et d'un grade supérieur, me reconnaissant pour Français, intervint, fit signe à l'autre de s'éloigner, puis me dit qu'il avait été exilé en France et qu'il y avait reçu un si bon accueil qu'il lui serait toujours agréable d'obliger un Français. Je le remerciai de sa politesse et je le priai de m'indiquer le chemin de la cathédrale : il offrit aussitôt de m'y conduire.

Burgos, ancienne capitale de la Vieille-Castille, n'est

pas une belle ville, et l'on n'y compte aujourd'hui que douze mille habitants ; mais il lui reste des monuments qui ne sont pas indignes de la visite du touriste. J'avais peu de temps pour les voir, et il fallait leur sacrifier mon dîner. Conduit par mon obligeant capitaine, je fus bientôt devant la cathédrale, qui, je le vis tout d'abord, mérite son grand renom. C'est, en effet, un des beaux monuments du XIII^e siècle.

Son portail et ses deux tours avec leurs belles flèches sont ce qui vous frappe tout d'abord, et votre admiration se confirme quand vous en venez aux détails. Malheureusement, des maisons qui entourent l'édifice en coupent l'ensemble et en cachent une partie. Les baraques comme les mendiants ont, de tout temps, affectionné l'ombre des temples.

L'intérieur est non moins magnifique que la façade, et il faudrait plus d'un jour pour l'examiner et la décrire. Le moment n'est pas favorable, l'église entière est remplie de femmes prosternées, priant Dieu d'éloigner le fléau qui décime la ville. Je ne vois d'hommes que le capitaine et moi, plus un chanoine qui semble dormir dans sa stalle. La dévotion est devenue toute féminine en Espagne ; les hommes ont, en ce moment, bien autre chose à penser : c'est seulement entre deux révolutions qu'ils redeviennent dévots.

La rue que nous venons de parcourir est la plus belle de Burgos. Mon guide me conduit à la grande place où sont plusieurs maisons élégantes ; il me fait voir aussi l'hôtel-de-ville, le palais de Valasco et trois églises, qui me font regretter de ne pouvoir visiter les autres. On en cite quatorze, sans compter les chapelles.

On sait que c'est à Burgos que naquit le Cid ; on y montre un coffre qui lui a appartenu. On ne doute donc pas ici que ce héros ait existé.



Une curiosité qui n'est pas moins grande, c'est le tombeau en marbre d'un Juif qui, ayant femme et enfants, se fit chrétien et devint évêque de Burgos.

Cette ville est célèbre dans les guerres de la Péninsule. Napoléon y battit les Espagnols. Les Anglais l'assiégèrent inutilement en 1812.

Mon capitaine avait encore bien des choses à me montrer ; il aurait voulu que je m'arrêtasse un jour et m'offrait gracieusement de partager son logement ; mais je n'étais pas sûr de retrouver une place dans les voitures suivantes : il fallut donc, à mon grand regret, renoncer à voir en détail la ville et ses environs qui en valent bien la peine.

Je regagne à la hâte l'hôtel où je trouvai mes compagnons encore à table, mais sur la table plus rien. J'avais grand appétit, et ce néant ne m'accommodait guère. Enfin, on découvrit un reste de poulet et un morceau de fromage. La bête était maigre et dure comme toutes celles d'Espagne, et je ne pus, quoique j'aie de bonnes dents, m'en tirer à mon honneur. Je me rabattis sur le fromage ; il sentait le bouc, et pourtant je n'en laissai miette : l'appétit est un grand cuisinier.

On me fit payer, comme d'ordinaire, trois francs ou trois francs cinquante avec la perte du change. Mais, si la chère n'avait pas été bonne, j'avais eu à table, en face de moi, une dame d'une beauté vraiment miraculeuse. Il y a beaucoup d'Espagnoles laides, mais quand elles font tant que d'être belles, elles le sont admirablement. Celle-ci arrivait par la voiture qui se croisait avec la nôtre ; elle allait à Bayonne. Depuis, par un hasard étrange, j'ai retrouvé cette dame à Paris.

En sortant de Burgos, nous nous trouvons en face de montagnes coupées en deux par des nuages : on

croirait voir l'original de ces tableaux chinois où la perspective est figurée par étages.

Les champs qui bordent les chemins ne sont labourés que par place; partout où il y a une pierre ou un trou, on ne laboure pas : c'est la méthode du pays. Ailleurs, on aurait ôté la pierre et bouché le trou.

La nuit qui approche me rappelle les souffrances de la précédente. J'ai voyagé à peu près de toutes les manières, à cheval, à âne, à mulet; j'ai couru la poste en char-à-bancs et en charrette, mais je n'ai rien vu de plus rude que la sellette où je suis cloué. C'est ainsi qu'on doit être sur la roue.

J'ai toujours l'enfant sur les genoux. Ses nausées augmentent, et les secousses convulsives de ses jambes m'annoncent qu'il est tourmenté par des crampes. Je commence à soupçonner une triste vérité; j'examine ses yeux. Plus de doute, le malheureux a le choléra. Sa pauvre mère ne s'en doute pas. Je me garde bien de le lui dire. Je crains surtout que Manuela ne s'en aperçoive; elle aurait quitté la place et porté l'effroi chez les voyageuses du bas. La peur est sans pitié; elles auraient forcé le conducteur, qui était en contravention, à laisser en route la pauvre mère ou ses enfants. Certes, je ne les y aurais pas abandonnés, je n'en eus pas un seul instant l'idée, et, pourtant, la perspective d'avoir pendant trente heures encore ce pauvre petit sur mes genoux, de sentir ses spasmes et les mouvements convulsifs de ses membres endoloris, m'épouvantait plus que je ne saurais dire. Il fallait bien en prendre son parti. Répétant donc comme le musulman : Dieu l'a voulu, j'enveloppai le moribond dans ma capote et je le gardai sur moi.

Ici le crépuscule dure peu; la nuit devint bientôt obscure. On craignait encore quelque mauvaise rencontre. L'escorte qui nous avait quittés dans la journée

avait repris son poste, et les voyageurs leurs armes. Dans leur préoccupation de fuir le choléra, nos femmes, qui ne se doutaient pas que nous le portions avec nous, regardaient, comme la veille, ces préparatifs d'un œil assez calme : c'est qu'il est impossible d'éprouver deux grandes frayeurs en même temps ; l'une toujours paralyse l'autre.

La mienne était l'enfant : la crainte de le voir mourir me faisait oublier les bandits et jusqu'à mes douleurs. Cependant, elles étaient cruelles. Aussi ne fis-je au pays que nous traversions qu'une attention médiocre. La nuit était assez claire ; je distinguais des arbres, des rochers ; mais, sous le poids de ces idées de mort, tout me paraissait sombre et sinistre. Voici, autant que j'ai pu les saisir, les noms des lieux où nous passons : Sarracin, Cogollos, Lerma, Quintanilla, Bahabou, Oquillas, Gumiel, bourgs ou villages. On ne s'arrête nulle part. Nous en avons cependant grand besoin ; la poussière nous incommodait beaucoup ; tout le monde souffrait, et moi plus que les autres. Depuis quelque temps ne sentant plus remuer l'enfant, je croyais qu'il était mort ; mais je voulais en être sûr avant de le dire à sa mère, qui, oubliant ses maux, reposait sur mon épaule.

A Aranda, on fait halte. Le nourrisson respirait encore. On put se procurer un peu de lait ; cela sembla le ranimer.

Aranda, sur la Duero, est une ville fortifiée, de trois à quatre mille âmes.

Nous cheminons avec une lenteur désespérante. Nous passons successivement, mais à longue distance, Milagros, Pardella, Honrubia, Fresnillo, Bocequillos, Castillejo, Coreso. Le jour était venu ; le soleil brillait. Cela avait adouci un peu nos misères. L'enfant semblait se réchauffer, mais il avait toujours des crampes.

Avant d'arriver à Somo Sierra, tous les voyageurs mirent pied à terre pour alléger la voiture et respirer; je ne fus pas le dernier à profiter de la permission, mais, en descendant de ma malheureuse banquette, je glissai et m'éraflai la peau d'une jambe: le sang coula. Le conducteur qui, jusqu'à ce moment, ne m'avait rendu aucune espèce de service, me donna de l'eau dans laquelle une des dames versa un peu de vinaigre: une autre m'apporta une bande de linge, les femmes sont charitables partout, et Manuela me l'ajusta. Ainsi pansé, je suivis la voiture en boitant et en saignant, mais sans grande douleur.

Nous sommes encore au milieu des montagnes, dans une contrée qui semble avoir été faite exprès pour les guérillas. Le paysage est âpre et désolé; point de fermes ni de villas; de rares villages; point de troupeaux; dans la campagne, pas de culture, pas de mouvement sur la route; de loin à loin, quelques paysans armés et de mauvaise mine.

Au sommet de la montagne que nous venons d'escalader à grand'peine, est le bourg de Somo-Sierra. Le temps est beau, mais la température, peut-être en raison de l'élévation où nous sommes, a changé, et, quand le soleil ne nous atteint pas, il fait très-froid.

Je remarque la coiffure de nos muletiers. C'est un chapeau de feutre noir, très-bas et orné de plumes. Pourquoi ne l'adopterions nous pas? Il vaut dix fois le nôtre. Leurs culottes serrées dessinent leurs formes et laissent voir un mollet bien prononcé: tous sont bâtis en athlètes ou en danseurs. Aussi rien de lesté comme ces gens-là: c'est la même race que nos Basques.

Après le village, la montagne devient de plus en plus aride et déserte: on se croirait à mille lieues du monde civilisé. Pourquoi depuis trois siècles l'Espagne

a-t-elle, en science, en arts, en industrie, en puissance ou en influence politique, été toujours en décroissant? Trois siècles encore et ce pays, s'il suit la même pente, doit être retombé en pleine barbarie. Il semble qu'une fatalité s'attache à ses gouvernants : sauf à l'époque des maires du palais et des rois fainéants, on n'a vu, dans aucun État, une succession d'hommes aussi véritablement incapables.

Nous passons Roblegondo, et nous déjeûnons à Buitrago, espèce de ville qui serait un village partout ailleurs. Deux autres diligences s'y trouvent réunies. La chère y est plus que médiocre et les convives assez maussades. Cette manière de se servir à *parte* n'égaye pas le repas. Non-seulement les Espagnols ne savent pas faire la cuisine, mais ils ne savent pas la manger ni même la laisser manger aux autres. Les convives s'arrachent les plats. S'il en reste un sur la table et que vous le perdiez de vue, le garçon l'escamote : c'est ce qui m'arriva ici où j'aurais encore dîné par cœur sans une assiette de poires et de raisins, dont je m'emparai.

On n'est pas mieux traité pour le vin : il n'est certes pas bon, et, pourtant, l'on ne vous en donne que le moins possible. Il semble qu'on vole à l'aubergiste tout ce qu'on boit et mange chez lui, et que les trois francs devraient lui être donnés sans autre condition pour lui que de les recevoir. Cependant les hôtels où nous descendons sont réputés de première classe, et ils ne valent certainement pas, pour le menu, ceux de France de quatrième ordre, que nous nommons cabarets.

Mais ce qui choque l'étranger, bien plus encore que la méchante cuisine, c'est la mauvaise mine des hôtes. Maîtres et valets sont disgracieux à l'envi : on dirait qu'ils n'ont d'autre but que de se débarrasser de vous le plus

tôt possible. Je regrettais de n'avoir pas des Anglais pour compagnons. Eux, si susceptibles, si amoureux du confortable, doivent faire ici de singulières figures. Quant aux Espagnols, ils sont parfaitement accoutumés à ce régime, et je ne les ai pas vus sourciller devant les plus détestables fricassées ou les exigences les plus excentriques de ces insolents hôteliers.

En remontant en voiture, je trouve la jeune mère tout en larmes. Elle avait enfin la conscience de l'état de son enfant, sans toutefois être convaincue qu'il avait le choléra. Je ne voulus pas le lui dire, car son saisissement l'eut trahie. Je le remis sur mes genoux, et je parvins à la tranquilliser un peu, en lui donnant un espoir que j'étais loin d'avoir. Les efforts de l'enfant pour vomir, ses convulsions et ses crampes étaient moins forts, mais il était évident qu'il s'affaiblissait et qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Je m'étonnai même qu'il eût pu résister aussi longtemps. Ses yeux étaient devenus caves, et sa pauvre petite tête ressemblait à celle d'un squelette. Je ne la laissai voir ni à Manuela ni au conducteur.

Je pense que celui-ci se doutait de la vérité. C'était un homme énergique, ainsi qu'on a pu le remarquer : il n'avait, probablement, pas plus peur du choléra que des voleurs, mais comme il s'était mis dans une fausse position, en prenant plus de voyageurs que ne comportait le règlement, il craignait d'être en butte aux reproches.

De mon côté, je commençais à m'inquiéter pour Manuela : je m'en étais chargé, j'en répondais. Je crois peu à la contagion, mais je craignais l'impression que la mort de l'enfant pouvait faire sur elle, et j'aurais désiré qu'on la plaçât ailleurs. Elle ne le demandait pas, et je ne savais comment le lui faire demander.

D'ailleurs, il n'y avait pas plus de place en bas qu'ici : le cas était embarrassant.

Voilà comment je m'y pris pour le résoudre. J'ai dit que, dans les chemins montueux, l'on devait, à tout instant, faire agir la mécanique d'enrayage. Je demandai à Manuela si elle ne gênait pas le conducteur dans ce mouvement ? Sur sa réponse négative, je la priai de poser elle-même la question à notre homme. Celui-ci allait répondre probablement comme elle, quand je lui fis un signe, et, tandis que Manuela avait le dos tourné, je découvris la figure de l'enfant : il comprit tout.

Un instant après, il fit arrêter la voiture sous prétexte que la machine était dérangée, et que, faute d'espace, il ne pouvait plus la faire manœuvrer. En effrayant ainsi les dames des coupés sur la sûreté de la voiture, il les décida à reprendre la pensionnaire. De ce moment, je fus beaucoup moins mal, ainsi que ma voisine ; et Carolina, qui avait conservé sa bonne humeur et ne se doutait de rien, put dormir à son aise.

Nous traversons Lozoguela, Cabrera, Cabanillas, où je ne remarquai que l'air de défiance avec lequel nous regardaient les habitants. Le choléra, comme me le dit le mayoral, était la cause de ce mauvais accueil. Ceux qui ne l'avaient pas, craignaient que nous ne leur apportassions ; ceux qui l'avaient, avaient peur d'en recevoir un supplément.

Ce fut entre deux de ces villages, qu'au tournant d'une montée, nous vîmes la route coupée par une bande d'hommes qui semblaient nous attendre. Le postillon échangea quelques mots avec le mayoral. Ici, pas moyen de nous défendre, ils étaient trop nombreux et nous n'avions plus d'escorte. Reculer n'était pas aisé ; nous étions trop avancés, et ils auraient pu facilement nous atteindre à l'aide de ces longs fusils

dont nous apercevions les canons. Le mieux était donc de continuer : c'est ce que nous fîmes.

Quand nous fîmes près, quatre ou cinq individus, formant l'avant-garde, s'approchèrent du postillon qui était en tête de l'attelage, en criant : halte ! Suivirent quelques paroles que je n'entendis pas. Mais je pensai qu'ils l'interrogeaient sur ce que contenait la voiture. Probablement que ses réponses ne leur apprirent rien, car trois restèrent à la bride des mules et deux autres s'avancèrent vers le mayoral, en lui faisant signe de descendre.

Dès qu'il fût à terre, ils lui adressèrent plusieurs questions, et finirent par lui demander la feuille nominative des voyageurs. Il s'y attendait, car il la tenait à la main. Ils l'examinèrent, puis ils voulurent voir celle du chargement, qu'ils parcoururent aussi. Il est à croire qu'ils n'y trouvèrent rien à leur convenance, car celui qui semblait le chef cria aux hommes qui retenaient les mules de les laisser. Le mayoral remonta en voiture et nous partîmes.

Je lui demandai quels étaient ces gens ? Il me dit qu'il n'en savait rien. Mais ce n'était pas probable : il craignait de parler, car, lorsque je revins plus tard sur ma question, il me répondit par un proverbe espagnol qui signifie que, dans certaine chose, il ne faut mettre ni le doigt ni le nez. J'en conclus que c'était un détachement de mécontents allant aider à l'insurrection ou se réunir à leur parti, et que ce qu'ils cherchaient était des armes et de la poudre.

Il paraît qu'en Espagne on est accoutumé à ces rencontres qui ne sont pas même considérées comme impression de voyage ; soit par discrétion naturelle, soit par un motif analogue à celui du proverbe du mayoral, on n'eut pas même l'air de se souvenir de celle-ci, et,

au relais, nul n'en dit mot. Je crois même que sans les coups de fusil de l'escorte, qui avaient si fort mis en colère le conducteur, on n'eut pas davantage parlé de la première. Ici, on craint plus de se mettre mal avec les bandits qu'avec la police.

J'ai, d'ailleurs, remarqué que tout criard et babillard qu'est ce peuple, il est fort prudent quand il s'agit de se prononcer dans les affaires de parti. Il est vrai que, quand il en a adopté un, il en devient immédiatement le séide. De là, tant de soldats improvisés et ces boucheries de clochers.

On m'avait affirmé à Bayonne que la diligence faisait la route en cinquante heures. J'étais parti le 31 août, à quatre heures du matin; nous étions au 2 septembre et nous ne devions arriver à Madrid qu'à huit heures du soir : ce qui nous donnait soixante-quatre heures de route, ou quatorze heures de plus qu'on ne nous l'avait officiellement annoncé. Aussi, jamais chemin ne m'a paru plus long ni plus fatigant.

A cinq heures après-midi, nous sommes au sommet d'une montagne, et près d'une tour, qu'on me dit se nommer Atalaya : il y a plusieurs sites de ce nom en Espagne et en Portugal. Est-ce bien celui de cette tour? C'est ce que ne m'indiquent ni la carte ni les guides. Quoiqu'il en soit, de ce point la vue est immense. Cependant, on n'aperçoit aucune ville, mais seulement quelques villages sans ombre; pas un arbre, pas une fleur, pas même un oiseau : de loin à loin, un champ mal cultivé, quelques moutons maigres, des bœufs noirs. Quand nous approchons de ces troupeaux, les chiens les quittent pour venir harceler les mules qu'ils essaient de mordre : c'est leur seul passe-temps. Les bergers le leur laissent prendre, en le leur enviant peut-être.

Les villages que nous venons de passer sont : San-

Agustino et Alcobendas. Il est dimanche, pourtant la gaiété n'est nulle part. Ici le choléra n'est pas si intense, mais on a un autre sujet d'inquiétude : la politique. L'on craint les bandits qui courent la campagne, et chacun est sur ses gardes. Les habitants qui sont dans la rue s'y tiennent par groupes et les bras croisés. Quelques-uns jouent aux cartes sur une borne ou un banc de pierre.

A Fuencarral, nous retrouvons des arbres, mais ils sont rares et rabougris. Le sol est une plaine de sable où la route est à peine tracée. Ici, il n'y a pas même d'herbe : c'est un désert complet. A l'horizon, s'élèvent des montagnes.

Nous approchons de Madrid et rien encore n'annonce une capitale. Ces jardins, ces châteaux qui avoisinent Paris, Lyon, Marseille et presque toutes nos villes, sont inconnus ici. Nous ne voyons pas même d'églises. Ce qui ne m'étonne pas moins, c'est l'absence complète de promeneurs, de cavaliers, d'équipages. Les circonstances y sont sans doute pour quelque chose. La guerre et la peste se disputent cette malheureuse contrée, et, si l'on en jugeait à la table des posadas, on croirait que la famine y est aussi.

Il faut convenir que ce qui m'entourait dans cette voiture n'était guère de nature à me faire voir les choses en beau. La pauvre mère était tombée dans une sorte d'anéantissement moral. Elle caressait par moment sa petite, mais n'osait pas regarder son fils. Je ne l'osais pas non plus. Cependant, je l'avais toujours sur mes genoux enveloppé de manière à lui laisser la respiration. Cette respiration, je ne l'entendais plus. Quelques convulsions plus fortes s'étaient manifestées ; depuis près de deux heures, je n'en sentais plus. J'aurais pu, en plaçant ma main sur son cœur, m'assurer s'il bat-

tait encore, mais, quelque faible que fût mon espoir, je ne voulais pas le perdre. La même raison, sans doute, arrêtait la mère. Ni elle ni moi ne voulions savoir la vérité.

Ce fut ainsi que nous demeurâmes une heure et demie, sans parler, sans faire un geste.

Nous gardions encore ce silence et cette immobilité quand, entrés dans Madrid, la voiture s'arrêta devant le bureau de la diligence. Il faisait nuit depuis une demi-heure. Nous fûmes invités à descendre. Je pris l'enfant sans le regarder. Je le posai doucement sur les genoux de la mère, enveloppé comme il était. La pauvre femme ne dit pas une parole, ne poussa pas un soupir, mais me prit la main et la porta à ses lèvres. Je lui serrai la sienne, et je descendis le cœur gros et les larmes aux yeux.

Mon intention n'était pourtant pas de l'abandonner et, bien qu'il m'en coûtât beaucoup d'assister à la scène qui allait suivre, je demandai une voiture pour la conduire au logis qu'elle indiquerait. Déjà le conducteur, qui valait mieux que je ne l'avais cru, s'en était occupé. Un homme parut; il était probablement de la connaissance de la dame, car elle prononça son nom et lui remit Carolina.

Je n'en voulus pas voir davantage, j'entrai dans le bureau: il était alors huit heures et demie du soir.



—

CHAPITRE X.

—

Madrid.

—

Le déchargement et la visite des bagages demanda assez de temps : trois à quatre diligences étaient arrivées, et la confusion n'était pas petite. Ma valise aux cent stigmates fit ici son effet ordinaire, on ne daigna pas l'ouvrir. Chaque ride que lui donne l'âge, chaque pièce que j'y fais mettre, et Dieu sait combien de nations y ont travaillé, devient pour moi une nouvelle garantie de tranquillité.

Ici sa bénigne influence s'étendit jusques sur ma personne qui, je dois le dire, avait, grâce aux cahots et à la poussière, pris quelque peu de sa teinte et de son air modeste. Pensant que le propriétaire d'un tel meuble ne pouvait être bien dangereux, on regarda à peine mon passe-port; on se contenta de me demander mon nom et mon adresse. Mon nom était facile à donner; mon adresse, c'était autre chose. Les deux hôtels